

CINÉMA



par André Videau

**ASSASSINAT
EN FEVRIER****Film espagnol
de Eterio Ortega Santillana**

➤ 22 février 2000. Jour tranquille à Vitoria, capitale du Pays basque, dans la zone de turbulence entretenue par les commandos indépendantistes de l'ETA (Euskadi ta Askarazuna). C'est le jour J et l'heure H (16 h 38) pour un attentat ordinaire qui va endeuiller la cité installée dans un printemps précoce. Une terrible déflagration se fait entendre et une voiture vole en éclats. Elle avait à son bord Fernando Buesa, la cinquantaine, député au Parlement régional, militant chevronné de la cause basque par des voies pacifiques et responsables, et son garde du corps, Jorge Diez Elorza, jeune homme de 26 ans, membre depuis quelques années des forces de protection mais sans engagement politique déterminé. Le genre d'attentats absurdes, sinon aveugles, qu'affectionnent les terroristes. Nous ne verrons rien des ferrailles pulvérisées et des corps déchiquetés, mais nous suivrons minute par minute l'im-

placable processus d'extermination, relaté de façon anonyme et impassible, voix neutre et visage jamais entièrement à découvert, par un policier de la Ertzaintza, la police autonome basque. L'exposé à froid de ces stratégies mortelles, martelé des pas des commandos de la mort sur la chaussée et ponctué du cliquetis fatidique de mécanismes d'horlogerie, en effets répétés jusqu'à devenir obsédants, s'entrecroisent avec la double enquête menée, à chaud, auprès des parents et des proches des victimes, dans les jours qui suivirent l'attentat. Les deux victimes, nous ne les verrons pas non plus, sinon sur quelques malheureuses photos qui perpétuent moins bien leur souvenir que les paroles de ceux qui les ont intimement connus. Car la grande force du film, à la fois émotive et réflexive, est constituée des témoignages qui évoquent Fernando et Jorge de leur vivant. Vies en creux terriblement présentes et palpables dans des douleurs ou des fidélités sans emphase et jusque dans les vides créés par l'absence. La mère qui ne supporte plus de traverser, au supermarché, les rayonnages de yaourts

et de biscuits dont se régalaient son fils. La femme qui longe seule, le cœur glacé, cette plage des Landes, témoin d'un bonheur sacrifié. Un grand-père bûcheron qui transfère sa colère dans les coups de hache et l'autre qui dompte sa douleur dans la minutie de son travail de menuisier. Une tablée d'amis qui ne renonce pas aux fêtes et aux agapes pour rester en empathie avec Jorge, qui en était l'initiateur et le boute-en-train... Tout cela est bouleversant de simplicité et de sincérité. Tant d'immenses petits bonheurs, explosés en quelques secondes, pour ne laisser que du vide et des regrets impuisants.

Le film se présente comme un documentaire scénarisé, selon les volontés de l'auteur Eterio Ortega Santillana et de son producteur Elias Querejeta, qui a pris une part active au projet. Il est un réquisitoire sans appel de la part de deux acteurs engagés, tous deux originaires du Pays basque, et qui n'ont pas envie de transiger avec le sentiment d'horreur que leur inspirent les exactions terroristes. Bien que les premières revendications du mouvement indé-



pendantiste aient été satisfaites – apprentissage de la langue, gouvernement et police autonomes –, les actions de l'ETA et de sa branche armée, soumises aux surenchères de nombreuses dissidences, n'ont fait que croître et enlaidir (enlèvements, racket baptisé "impôt révolutionnaire", assassinats...), soulevant l'indignation de l'Espagne entière et n'étant suivi, sur place, que de 10 % de la population. Le film tombe à point nommé, alors que l'opinion publique mondiale est frappée par le déclenchement d'une horreur terroriste jamais égalée. Un film émouvant, instructif et salutaire. *

CHAOS

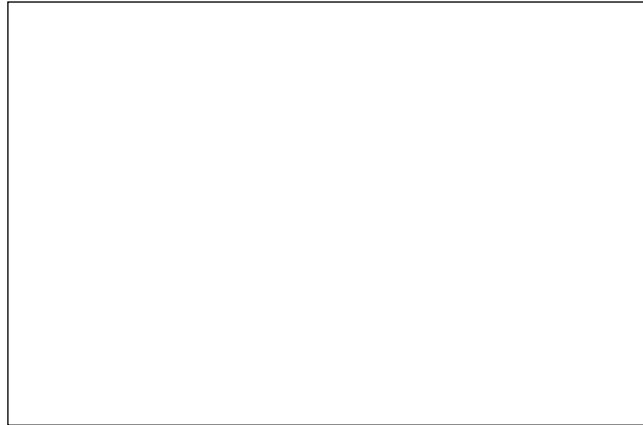
Film français
de Coline Serreau

➤ Hélène et Paul (Catherine Frot et Vincent Lindon), couple de cadres surmenés, n'arrivent pas à communiquer. Ils ne sont

que deux égoïsmes querelleurs, ne cherchant, par raison sociale, qu'à sauver les apparences. Leurs sentiments réciproques, tout comme leurs liens familiaux, sont en déroute, y compris à l'égard de Fabrice (Aurélien Wiik), leur fils adolescent élevé dans l'indifférence, ou de Mamie (Line Renaud), la mère de Paul, sans cesse éconduite et brimée dans ses élans de tendresse. Le film démarre dans le désordre et la précipitation : il faut se rendre sans retard à une réception mondaine. D'entrée, Coline Serreau annonce la couleur. Elle n'a pas envie de répartir les responsabilités. Elle pointe un doigt vengeur, sans prendre de gants, sur le principal fauteur de trouble, celui qui s'arroge tous les pouvoirs et dont le machisme, sans cesse à l'œuvre, va nous empoisonner la vie : Paul. Tout est en place pour une comédie menée à vive allure qui frappe fort mais n'engendre pas la mélancolie, selon une recette éprou-

vée dans des films comme *La crise* (1991). Il suffira à *Chaos* d'un coup d'accélérateur et de quelques dérapages parfaitement contrôlés pour virer au drame satirique ; la réalisatrice ne nous laisse aucun répit, entre rebondissements romanesques et arguments polémiques, ne craignant pas de nous heurter.

Une jeune prostituée maghrébine (Rachida Brakni) vient littéralement s'écraser contre le pare-brise du couple alors que, sous leurs yeux, elle a été pourchassée et battue par une bande de malfrats. Le réflexe de Paul est de verrouiller la portière et d'interdire à Hélène, un peu interloquée, d'alerter le Samu. Il est plus prudent de filer à la station-service pour effacer les taches de sang. Voilà l'aboutissement du chaos domestique, en même temps que les prémisses de celui, de plus grande envergure, aux dimensions sociales, dans lequel on va être précipité. On entrevoit aussi les pistes qui permettront de s'en tirer, l'habileté de la réalisatrice étant de nous persuader que tout compte fait, on en sortira réconforté, sinon indemne. Le désordre qui règne dans la vie des principaux personnages, répercuté par le désordre (apparent) de la réalisation, n'étant là que pour nous conduire, allègrement et parfois féroce, à une remise en ordre.



Bien avant la réanimation de la prostituée Noémie/Malika, c'est Hélène que l'on sent capable de dynamiter le cours des choses. On sait d'avance que Catherine Frot va se surpasser dans sa mutation d'épouse soumise en époustouflante bagarreuse et redresseuse de torts. L'alliance improbable des deux femmes va se nouer autour d'un lit d'hôpital où Malika, sérieusement amochée, a été admise en soins intensifs. Épisodes hors de toute sensiblerie et qui, loin de ralentir l'action, se déroulent sur un rythme qu'on croirait tiré d'*Urgences*, la frénétique série télé. De là, on bifurque à nouveau vers une forme quasi documentaire, pour plus de crédibilité, afin de découvrir le parcours tortueux de la victime, de l'étouffement familial dans le rôle ingrat de l'aînée d'une famille immigrée, à l'esclavage de la prostitution, avec séjour en "maison de dressage", accrochage à la *dope* et, pour finir, tabassage punitif tel que celui

qui l'a laissée dans le coma. C'est pour mieux repartir dans les péripéties rocambolesques du magot dissimulé et de la traque par les proxénètes. Après ce recentrage du film sur "le calamiteux destin de Malika", les coups continuent à pleuvoir dans un *thriller* plein d'imprévus mais jamais déconnecté de l'actualité. La famille de Malika, son père borné, ses frères frimeurs, ne sont pas plus épargnés que la famille bourgeoise dont le rejeton, sans repères affectifs, confond l'amour avec ses liaisons interchangeables. C'est un vrai jeu de massacre pour les trois copines justicières (on sent la totale connivence entre la réalisatrice et ses deux actrices) et s'il n'est bien sûr pas exempt d'un féminisme déluré, il n'y a pas une ombre de racisme dans la virulence des dénonciations. C'est se taire qui en serait une forme larvée, pense Coline Serreau. À ceux qui s'offusquent d'une

charge un peu lourde contre SOS-Racisme, elle rétorque : "Pour eux, quand un homme est opprimé, c'est un crime ; quand c'est une femme, c'est une tradition."

On imagine bien que le jeu des acteurs est fondamental dans un film aussi entraînant. On a déjà signalé l'étonnante Catherine Frot, la merveilleuse Line Renaud, mamie complice de ses cadettes, ajoutons Vincent Lindon dans le rôle ingrat du salaud et surtout Rachida Brakni, véritable révélation bien que déjà repérée dans *Loïn*, de Téchiné. Cette jeune recrue de la Comédie française (elle répète *Ruy Blas*), fille d'immigré algérien, ancienne championne d'athlétisme, se dirige à toute vitesse (au rythme de *Chaos*) vers une grande carrière. *

LOIN

Film français
d'André Téchiné

► On nous avait un peu inutilement prévenus. Douché par l'insuccès relatif de son dernier film, *Alice et Martin* (1998), Téchiné marquait une pause et mettait finalement le cap sur ce *Terminus des anges* qui l'éloignerait (vers le Maroc) et le détacherait d'une œuvre très concertée, aux exigences rigoureuses et au service des stars. Confiant deux des rôles princi-

paux à des débutants (Lubna Azabal et Mohamed Hamaïdi), il tournerait sans vedettes, hormis Gaël Morel et Stéphane Rideau, les adolescents des *Roseaux sauvages* (1994), aujourd'hui artistes mûris et confirmés. Même ses scénaristes habituels, Gilles Taurand et Jacques Fieschi, ne seraient pas du voyage, remplacés par un jeune collaborateur marocain, Faouzi Bensaïdi, sans doute pour être mieux ancré dans les réalités locales et assurer une légitimité au fond documentaire du film, comme au recours fréquent à la langue arabe dans les dialogues.

Autre innovation, sous forme de révolution technologique : le réalisateur, accoutumé aux équipes lourdes et aux prises de vue sophistiquées, allait s'initier au maniement des caméras numériques, plus aptes à capter dans l'urgence la présence très physique des protagonistes et de leurs comparses, et le déroulement d'une histoire fragile et haletante. Ce n'est pas innocemment que le joli titre initial a cédé la place à la forme lapidaire d'un adjectif qui dénuie un peu plus cette histoire et la débarrasse de la forte tentation du pittoresque et du romanesque aventureux que pourrait susciter le cadre – plusieurs fois exploité dans ce sens – de la ville de Tanger. Téchiné lui-même n'avait-il

pas au préalable envisagé une adaptation du *Citron*, de Mohamed M'Rabet, auteur tangerois protégé de Paul Bowles ? Celui-ci, incontournable protagoniste de la ville, figure encore dans *Loïn* sous les traits de James (Jack Taylor, plus vrai que nature), vieil esthète désabusé et ruiné, survivant décati des fastes cosmopolites.

Même si scènes et décors convenus (pas de Grand ou de Petit Socco, ni de fastes usagés de l'hôtel Minzah ou du Café de France !) sont évités, il n'est pas question de gommer la prégnance de tels lieux, surtout dans un film qui se veut aussi documentaire et qui s'ouvre sur la béance des plaies post-modernes de la ville : le commerce de la drogue et l'argent sale qu'il génère et investit – les plantations de cannabis du Rif sont toutes proches –, le ralliement des clandestins en quête d'un fourgon ou d'une *patera* vers l'Europe. En dehors d'un préambule sur un parking d'Algésiras, le port espagnol en vis-à-vis où s'ébauchent diverses tractations, le film se déroule là, ou dans la proche campagne complice. Une scène sédentaire où vont se débattre les destins de personnages en partance ou en transit.

Au cœur du système se trouve Serge (Stéphane Rideau, magnifique et qui fait irrésistiblement penser à la jeunesse de Gabin

dans ses rôles de *Heimatlos* ou de forban colonial). Il est presque involontairement le voyageur des deux mondes, le maillon aussi faible qu'irremplaçable dans cette configuration des échanges Nord-Sud. Jusque-là, il s'était cantonné dans le commerce licite, celui de la confection délocalisée dans la zone franche. Il va frôler la catastrophe car il croit qu'en prenant quelques risques, il peut considérablement augmenter les profits d'un simple transporteur du Lot-et-Garonne. D'autant qu'il lui semble avoir moins à perdre depuis qu'il s'est brouillé avec Sarah, qu'il retrouvait à chaque voyage. Cette jeune juive (Lubna Azabal, étonnante découverte) envisage d'émigrer au Canada, alors qu'elle se maintenait vaille que vaille, depuis la mort de ses parents et le départ de presque toute la communauté, à la tête d'un hôtel miteux de la médina où descendent les routiers et la clientèle moins solvable que forment les candidats à l'exode.

Les choses ne vont bien sûr pas en rester là. L'entrée en jeu de Saïd (Mohamed Hamaïdi, autre découverte) contribuera à fausser la donne. C'est un jeune orphelin d'Oujda, recueilli par la famille de Sarah et qui continue à rendre de menus services à la jeune fille et à ses amis.



Comme ses congénères, sans vrai métier ni qualification, il rêve de s'enfuir au-delà du détroit vers une Europe parée de tous les éclats. Il peut tout compromettre, d'autant qu'il compte mettre Serge à contribution... Ce film du temps présent autour des fluctuations de trois vies en trois journées va pourtant s'achever sur la suprématie de valeurs hautement morales. Saïd verra peut-être s'ouvrir les chemins de la liberté et Serge se sortira du pétrin dans le respect de la parole donnée.

Comment ne pas être, en outre, sensible aux portraits de femmes que le film s'applique à mettre en relief? De Sarah, arc-boutée sur un présent périlleux sans rien sacrifier du passé ni compromettre l'avenir, à sa belle-sœur Emily (jouée sobrement par la talentueuse dramaturge Yasmina Reza), qui à la faveur d'un ponctuel retour doute de ses choix, en passant par ces Marocaines d'aujourd'hui qui affrontent, à visage découvert, un monde où paraissent les hommes. Celle qui tient tête professionnellement aux autorités du port (Rachida Brackni), celle, encore plus insolente, qui impose carrière, célibat et enfantement à une société encore cabrée dans ses conformismes (Nabila Baraka). Tant de raisons qui font de *Loin* le film le plus proche qui soit. ✻



✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

ROOM TO RENT

Film anglo-égyptien
de Khaled El Hagar

► Le film a sans doute beaucoup de connotations autobiographiques. Khaled El Hagar, réalisateur et scénariste égyptien, vit depuis huit ans à Londres. Il y a connu le sort incertain, entre bohème fauchée et bonnes fortunes, des intellectuels et artistes immigrés. Au hasard des chambres de location et de leur partage, des quartiers arabes d'Edgware Road aux quartiers branchés de Soho et de l'East End, il a eu l'occasion de mesurer les différences, parfois conflictuelles, et les attirances, parfois passionnelles, entre l'Orient et l'Occident. Il a eu le temps de comprendre que pour se réaliser, dans un contexte particulier si éloigné de ses habitudes, il fallait surmonter les préjugés de part et d'autre, et résister aux stéréotypes. Formé à la stimulante école de Youssef Chahine,

dont son premier long métrage, *Ahlam Saghira* (1993, film qui lui assura un succès d'estime festivalière d'Amiens à Ouagadougou), portait la marque, il sera, une fois débarqué en Europe, influencé par Almodovar, pour lequel il éprouve une forte admiration. Avec des maîtres de cet acabit, on comprend mieux son goût pour les mélanges détonants d'excentricité et d'hypperréalisme.

Ali (le sémillant Saïd Taghmaoui, qui nous console par son impeccable prestation de quelques choix récents plus que douteux, dont l'exécrable *Journal d'un dragueur*) est venu à Londres chercher gloire, fortune, et en priorité des papiers en règle. Son air avenant, sa curiosité, sa disponibilité vont lui permettre, au hasard des chambres à louer, des rencontres, des idylles et des petits boulots, de survivre dans un premier temps, puis de faire surface et enfin d'approcher de la réussite qu'il convoite. Ce par-

cours nous vaudra une suite de situations cocasses et une savoureuse galerie de portraits, scènes désopilantes ou chargées d'émotion où vont s'illustrer quelques valeurs sûres du cinéma anglo-saxon.

Rupert Graves est Mark, un photographe allumé à la Andy Warhol, dont Ali devient le modèle pour une iconographie *gay* allant de saint Sébastien percé de flèches à des chromos plus scabreux, et surtout l'ami unique, capable de favoriser la réconciliation avec un père rigoriste et d'être le soutien des moments difficiles. Juliette Lewis campe Linda, starlette fofolle, candidate à la succession de Marilyn Monroe à grand renfort de boucles platinées et de minauderies sophistiquées.

Anna Massey est la vieille Mme Stevenson, qui sort de son amnésie pour retrouver en Ali un lointain fiancé.

Mais le jeune homme n'est pas seulement confronté à un univers très *British*. La capitale anglaise est un *melting pot* où Ali s'est d'abord fait un copain venu depuis plus longtemps d'un "pays frère" et qui "connaît la musique" (le solide Karim Belkhadra), véritable antidote à l'entourage farfelu et fragile des artistes dans lequel se complait le ressortissant du Machrek : en Maghrébin pratique, Ahmed plaide pour un rapide mariage blanc, petit investissement sans risque pour s'assurer la sécurité. Enfin, indispensable touche exotique (!) et histoire de s'amuser avec les clichés, Ali ren-

contre, en la personne de Vivienne (Clémentine Célerié), une séduisante Française qui devient sa maîtresse.

Mais les moments les plus drôles de cette confrontation-association entre l'Orient et l'Occident sont ceux des communications téléphoniques régulières qu'Ali entretient avec sa mère, entourée de toute une smala de proches dans son salon du Caire. Moments jubilatoires où l'écran, comme le monde, se partage en deux : de part et d'autre, on se débite des amabilités, des promesses, des mensonges. Ali retrouve alors son accent natif et le film prend le tempo des comédies égyptiennes. Une réussite qui parle légèrement de choses graves. ✱



AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO (n° 1235 - Janvier-février 2002)

RETOURS

Souhaités, mythiques, rêvés, effectués

Reflux d'empires dans l'histoire de l'humanité • Le rapatriement des "pieds-noirs" • Des Algériens de retour d'exil • Les couples mixtes et l'Algérie • Les "dekasegui", Brésiliens d'origine nipponne au Japon • L'intégration des juifs de Russie et d'Éthiopie en Israël • La question du retour des Palestiniens • Le rapatriement des réfugiés de l'ex-Yougoslavie dans l'Union européenne • Les retraités africains revenus au village • Quel premier bilan pour la carte de séjour Retraité ? • Le rapatriement des corps en Afrique de l'Ouest • Le retour des Russes en Russie et des Tatars en Crimée après le démantèlement de l'URSS • Politiques d'aide au retour et réinsertion des Turcs de France • Noirs américains, rêves d'Afrique...